



**HAL**  
open science

## “Perceforest et le temps de l’(h)istoire”

Christine Ferlampin-Acher

► **To cite this version:**

Christine Ferlampin-Acher. “Perceforest et le temps de l’(h)istoire”. L. Harf-Lancner et E. Baumgartner (dir.). Dire et penser le temps dans l’historiographie médiévale. Frontières de l’histoire et du roman, Presses de la Sorbonne Nouvelle, p. 193-215, 2005. hal-01850594

**HAL Id: hal-01850594**

**<https://hal.science/hal-01850594>**

Submitted on 27 Jul 2018

**HAL** is a multi-disciplinary open access archive for the deposit and dissemination of scientific research documents, whether they are published or not. The documents may come from teaching and research institutions in France or abroad, or from public or private research centers.

L’archive ouverte pluridisciplinaire **HAL**, est destinée au dépôt et à la diffusion de documents scientifiques de niveau recherche, publiés ou non, émanant des établissements d’enseignement et de recherche français ou étrangers, des laboratoires publics ou privés.

## *Perceforest et le temps de l'(h)istoire*

par C. Ferlampin-Acher

*Perceforest*<sup>1</sup>, daté de 1330-1350 par Jane Taylor et de 1337-1344 par Gilles Roussineau, aurait été d'après l'hypothèse de ce dernier et de Janet Van der Meulen, l'objet d'une réécriture au XVe siècle<sup>2</sup>. L'ambition de l'auteur, anonyme, est, en reliant Alexandre le Grand et le monde arthurien, d'inventer une préhistoire au monde breton. *Cronicques de la Grant Bretagne*, *Perceforest* semble avoir des prétentions historiographiques, ce qui n'est guère surprenant vu le lien que le roman, arthurien comme antique, entretient tout au long du Moyen Age avec l'Histoire. Pourtant les emplois des termes *cronicque* et *histoire* (ce dernier, renvoyant à la fois à l'historiographie et à la fiction romanesque, est ambigu), en particulier dans les encadrements de livres, de chapitres, et dans les interventions de la voix conteuse, ne paraissent pas interchangeables: ne correspondent-ils pas, tout comme la manière de penser et de dire le temps, par le glissement qu'elle propose de l'aventure à l'événement, de la mention au mensonge, à un va-et-vient structurant et signifiant entre roman et chronique?

### ***Perceforest, texte historiographique, vraie histoire et cronicque de Bretagne***

Certaines des dénominations sous lesquelles se présente *Perceforest* renvoient à une ambition historiographique. Le livre IV ouvre sa table des rubriques par *Cy commence la table des rubriques de ce present quatrieme volume des anciennes croniscques d'Angleterre* (éd. cit., f. 3). D'autres formulations sont plus ambiguës, comme dans l'explicit du livre II, qui omet toute indication générique: *Cy fine le deuxieme volume de Perceforest*. On notera cependant que jamais avant les éditions du XVIe siècle ne se rencontre la formulation moderne "*roman de Perceforest*".

Dans les interventions des multiples avatars de la parole conteuse, les désignations génériques ont la plupart du temps une dimension potentiellement, mais non exclusivement, historiographique: outre *chronique* et *istoire*, *Perceforest* est appelé *les faits des Bretons* (I.I, p.61), qui rappelle les *Faits des Romains*, ouvrage historiographique à succès<sup>3</sup>. On rencontre aussi *geste*<sup>4</sup>, qui peut renvoyer, soit à la chanson de geste, soit à l'historiographie comme dans le cas de la *Geste des Nobles François*, abrégé

d'histoire composé vers 1429. Ces termes, mis à part *cronique*, ne sont que potentiellement historiographiques. Quant au mot *istoire*, bien que moins compromis avec la fiction que *roman*, il suggère soit la fable soit le récit historiographique. Le glissement d'une valeur à l'autre est parfois discret: dans le prologue du livre I, *Perceforest* est présenté comme l'*ystoire (...) d'un gentil roy qui jadiz regna en la Grant Bretagne* (p.61). L'historiographie s'intéressant à ce qui est notoire, l'article indéfini nous oriente vers le roman, dont les héros ont pour tâche, justement, de sortir de l'anonymat.

De nombreux points communs existent cependant entre l'image que les historiographes donnent de leur travail et ce qui ressort des multiples interventions de la voix conteuse dans *Perceforest*. De même que Froissart voulait raconter dans ses *Chroniques les grans merveilles et li biau fait d'armes*, *Perceforest* narre des faits d'*armes* et des *merveilles*. Le projet de mettre en mémoire qu'affiche *Perceforest* (*pour recorder* I.III, t.I, p.382), celui d'instruire tout en plaisant, peuvent être historiographiques, tout comme la volonté de dire la vérité ou l'exigence de moralisation. Le souci de "clarifier" paraît de même commun à *Perceforest* et aux textes historiographiques. Si le premier livre des *Chroniques* de Froissart présente la formulation: *que je remonstre et esclarcisse la cause pourquoi premierement la guerre s'esmut entre France et Engleterre*<sup>5</sup>, *Perceforest* affirme: *raison est que nous oston d'ignorance et faisons clerement sçavoir a tous ceux qui oncques n'ouyrent raconter la geste, car l'istoire ancienne nous racompte que...* (I.III, t.I, p.260), tandis que *declarier* revient sans cesse pour désigner l'activité de la voix auctoriale ( I.II, t.I, p.224 par exemple). Les interventions concernant le traitement de la matière, en particulier la nécessité d'une mise en ordre, présentent aussi des similitudes. En outre le travail de l'historiographe repose sur une tension entre *abrevatio* et *amplificatio*. *Historier*, c'est amplifier<sup>6</sup>: l'auteur de *Perceforest* ne s'en prive pas, qui développe quelques lignes de Geoffroy de Monmouth sur six livres. L'historien est aussi celui qui sélectionne, choisit, et donc abrège, ce sur quoi l'auteur de *Perceforest* revient sans cesse:

*pour l'ystoire abregier voeuil que les lisans sacent* (I.II, t.I, p.59);

*et pour ce que la narration seroit longue a raconter et mettre de point en point par escript les termes qui se tindrent a celle feste, nous abregerons aucunement la matiere* (I.IV, p.756).

Le lecteur des XIV<sup>e</sup> et XV<sup>e</sup> siècles ne pouvait donc manquer de reconnaître dans *Perceforest* des indices historiographiques, en dépit de la mouvance des genres médiévaux. La similitude entre un

passage du livre III des *Chroniques* de Froissart et *Perceforest* est à ce titre peu surprenante, d'autant que Froissart était par ailleurs romancier arthurien. Le chroniqueur note:

*Se je disoie "Ainsi et ainsi en avint en ce temps", sans ouvrir ne esclarcir la matere qui fut grande et grosse et orrible et entaillie d'aler malement, ce seroit cronique non pas historie, et se m'en passeroie bien, se je vouloie; or ne m'en vueille pas passer que je n'esclarcisse tout le fait ou cas que Dieu m'en a donné le sens, le temps, le memoire, et le loisir de cronissier et historier tout au long de la matiere<sup>7</sup>.*

Or c'est en des termes comparables que dans *Perceforest* le narrateur refuse de développer la prise de Malebranche (partie inédite du livre I, f. 225), même si les motivations explicites diffèrent:

*Mais pour ce que je ne vous puis pas tout recorder par paroles pour ce que je vous feroie ennuy an ce et que la matiere n'a mestiers a prolonger combien je florisse les fais et prolonge par paroles ung pou plus long que ne les treuvent ou latin pour estre ung pou plus plaisans a oyr sans riens adjouster aux fais de nouvel, car se je disoie cellui cellui tua, cellui et cellui navra l'autre et cellui ost desconfi tel autre et m'en passasse aussi briefvement que fait le latin, on vous auroit tantost tout compté, et si n'y auriez ja en plaisance a l'oyr ne deduit. Et se je floris les fais par parolles plaisans selon les fais qui sont touchiez en gros au latin, ce n'est pas merveille, car tout aussy tost porroit il anoyer par trop brief passer que par trop demourer. Et pour ce dist le saige: a tous tes fais et tes ditz adjouste maniere.*

Au niveau des interventions de la voix conteuse, l'historiographie est donc dans *Perceforest*, non pas un cadre générique contraignant, mais une référence possible. En revanche, les renvois à l'historiographie sont sans ambiguïté lorsque *Perceforest* mentionne sa source dans un processus de fictionnalisation.

De nombreux chapitres de *Perceforest* s'ouvrent sur des formules comme: *La vraie et ancienne cronicque fait mention que....* (l.IV, p.128), *L'histoire qui est ancienne et vraye nous racompte que* (l.IV, p.144), *l'ancienne histoire racompte que...* (l.III, t.I, p.5). Le roman ne se contente pas de mentionner cette source sur le mode du lieu commun: il lui donne aussi une histoire. Cette narrativisation se fait en trois temps.

1) Dans le prologue<sup>8</sup>, l'auteur raconte comment à l'occasion du mariage du roi d'Angleterre et de la fille du roi de France, un abbé montra à Guillaume de Hainaut *ung livre de croniques* (l.I, p.122), mis

à jour par hasard par des ouvriers, écrit en grec et traduit plus tard par un clerc de passage. L'abbé vante l'ouvrage: *l'ystoire est tresdelectable a oyr, car elle est tresaventureuse en chevalerie, ne il n'est chevalier nulz s'il l'a leue qu'il n'en vaille mieulx* (p.122). Le comte ensuite fait copier et traduire le manuscrit grec par un moine de l'abbaye de Saint Landelin à Crespin, qui l'enjolive et ajoute *ce qu'il falloit a l'oeuvre vesture de parolles*, les matières sont *colorees d'armes et d'amours, dont le conte luy pria moult qu'elle en fust aornee* (p.124). De la chronique, ce récit a le nom, mais aussi le cheminement, de traductions en reprises. Mais le moine romance le texte, qui, par ailleurs, comme les romans antiques (et bien d'autres), se prétend traduction. La chronique est bien là, mais, sans que le terme "roman" soit présent, elle s'efface peu à peu devant la création romanesque.

2) Plus loin dans le livre I, on nous raconte l'origine de ces chroniques. Perceforest a chargé un clerc, Cressus, *de mettre en escript les fais qui sont advenuz en ceste royaulme et qui advindront aux francz chevaliers du Franc Palaiz*. Le clerc compile (I.IV, p.1), et le gommage de son individualité en fait le Témoin idéal. La perspective est historiographique. Après la mort de Cressus, le rôle de témoin transcripteur est assuré par le ménestrel Ponchon, puis par son fils: ce changement de statut du scripteur ne suit-il pas l'évolution de l'historiographie, qui s'est déplacée effectivement des *scriptoria* des moines vers les cours? Néanmoins cette fiction autour de la source évoque tout autant la chronique que Blaise et Merlin, dont les relations, dès le *Merlin* en vers, narrativisent l'émergence du texte, roman qui tente de se hausser au rang d'Évangile<sup>9</sup>.

3) Enfin le texte explique pourquoi cette chronique est restée méconnue des historiographies médiévales, qui, en tant que sommes, n'auraient pas dû l'ignorer. A la fin du roman (comme si *Perceforest* s'écoulait entre l'origine du manuscrit et sa perte), dans le livre VI (f. 320 v), on découvre que Gallafur, avant l'invasion danoise, a caché la chronique dans une *aumaire* où on l'a oubliée et où on la trouve(ra) au début du livre I. Cet oubli de la chronique est rendu plausible par l'oubli, dans le livre I, du manuscrit originel par le Comte de Hainaut.

Si l'on s'en tient à la source narrativisée, elle est donc présentée explicitement comme une chronique, mais son histoire, qui se superpose à la trame générale, laisse des brèches par où la fiction peut s'engouffrer, des ajouts du copiste amoureux des beaux récits aux silences du clerc quand le ménestrel Ponchon prend le relais.

La référence à une source historiographique n'est cependant pas un simple artifice servant à cautionner la fiction, comme dans *Berte aux grands pieds* ou *Baudouin de Sebourg: Perceforest* s'appuie effectivement sur des chroniques. Dans le début du livre I sont traduits Geoffroy de Monmouth, Orose et Darès. Ces emprunts ont été relevés par J. Taylor et par L.F. Flutre<sup>10</sup>. Il n'est pas anodin par ailleurs de placer en tête de *Perceforest* une référence à Orose dont l'histoire, composée dans un royaume romain en train de se régénérer, a une dimension providentielle: *Perceforest* décrit de même un royaume breton marqué par une succession de crises et de restaurations, et conduit à l'avènement du Christ. La seconde référence, à Darès le Phrygien, celui-là même qui est mentionné comme source du *Roman de Troie*, est tout aussi peu surprenante au moment où *Perceforest* mentionne la guerre de Troie. Les emprunts avoués à Orose et Darès, qui tiennent de la compilation historiographique, sont cependant de piètre importance par rapport à la traduction de l'*Historia Regum Britanniae*, dont J. Taylor et L.F. Flutre ont montré qu'elle était fidèle, nonobstant quelques contresens. La démarche de l'auteur de *Perceforest* ne diffère guère de celle du compilateur des *Faits des Romains*.

A côté de ces reprises concentrées en amont du texte, on peut trouver plus loin, épars, d'autres emprunts à l'historiographie, dont l'étude devrait être poursuivie: par exemple les chapitres consacrés à la mort de César remontent aux *Faits des Romains*<sup>11</sup>. Cependant Geoffroy de Monmouth, dont la plus grande partie du prologue de *Perceforest* provient, n'est pas nommé: un tel silence, pour un auteur qui affiche ostensiblement Darès et Orose comme sources, alors qu'il leur emprunte peu, surprend, d'autant qu'il suit Geoffroy au moment où celui-ci mentionne explicitement *Gildas le Hystoriographe* (l. I, p. 86). Pour Michelle Szkilnik, cette omission s'explique par le fait que Geoffroy de Monmouth, contrairement à Darès ou Orose, n'était pas considéré comme un vrai historien et que sa caution n'aurait guère apporté de crédibilité au roman<sup>12</sup>. Ce masquage de la source me paraît de plus marquer le glissement de la chronique vers le roman: dans le prologue du *Roman de Thèbes* sont nommées quatre *auctoritates*, Homère, Platon, Virgile et Quintilien, tandis que Stace, que l'auteur transpose, n'est pas mentionné<sup>13</sup>. Comme dans *Thèbes* et tant d'autres romans, la référence à la source n'est pas transparente.

Si bien des recherches sont encore à accomplir dans ce domaine, la dette de *Perceforest* envers les textes historiographiques est lourde. Cependant, tout autant que les références et les emprunts

explicites, il me semble que certaines caractéristiques formelles donnent à *Perceforest* une dimension historiographique, sans que, la plupart du temps, ces caractéristiques soient spécifiques de la chronique.

La tendance de la chronique à devenir universelle correspond à la longueur et au projet ambitieux de *Perceforest*. L'enjeu est de dire la totalité, ce dont témoigne la fréquence du préfixe *par-* dans les interventions du narrateur (*parfaire, parconclure* I.III, t.I, p.291, I.III, t.II, p.129...). L'expression *a plain (comme il sera dit plus a plain* I.III, t.III, p.93), me paraît, dans cette perspective, plus historiographique que romanesque<sup>14</sup>. L'usage de la prose et l'organisation du texte peuvent aussi renvoyer au modèle historiographique. Selon Bernard Lacroix, "Toute *historia* commence par un prologue, une préface, ou une lettre d'envoi, ou une doxologie. Quelques indications géographiques, et viennent aussitôt les récits groupés en livres divisés eux-mêmes en chapitres. Les titres de chapitres sont transcrits en tête de chaque livre"<sup>15</sup>.

*Perceforest*, avec sa structuration en chapitres délimités par une ouverture et une conclusion, avec ses tables des rubriques et son ouverture géographique, correspond à ce modèle. Enfin, la diversité de *Perceforest* peut être aussi perçue comme une caractéristique historiographique. Dans cette oeuvre, le caractère "indéfini"<sup>16</sup> du roman qui se nourrit d'emprunts hétérogènes rencontre la diversité de la chronique.

Ces éléments ne font certes pas de *Perceforest* une chronique: elles permettent cependant de comprendre pourquoi *Perceforest* a été reçu comme tel, par exemple par Jacques de Guise, qui, vers 1390, dans ses *Annales du Hainaut*, où il emprunte à *Perceforest* tout ce qui concerne Liriopé et la Selve Carbonnière<sup>17</sup>. D'autre part, comme le rappelle Gilles Roussineau<sup>18</sup>, les folios 1 et 2 du manuscrit 109 contiennent un fragment des *Anciennes Chroniques d'Angleterre* de Jean de Wavrin, ce qui ne fait que renforcer la parenté générique. *Perceforest*, de plus, a pu être infléchi dans le sens de l'historiographie: dans la version qu'en donne le compilateur David Aubert vers 1459-1460 pour Philippe de Bourgogne et dont Michelle Szkilnik a étudié le prologue dans le manuscrit de l'Arsenal, le travail de réécriture va dans le sens d'un ancrage historiographique renforcé<sup>19</sup>. Sans qu'il faille oublier la réception romanesque qu'en fait l'abbé de Wortimer<sup>20</sup>, *Perceforest* peut donc être lu comme une chronique.

## Le temps historiographique dans *Perceforest*

Les datations sont rares, mises à part dans la partie initiale, plus clairement historiographique, l'année de la fondation de Rome et celle du rapt d'Hélène (I.I, p.63). La date du mariage d'Edouard d'Angleterre et d'Isabelle de France a par ailleurs pour fonction de cautionner le texte en associant sa source prétendue à un événement historique (I.I, p.120). La rareté des dates et des repères chronologiques dans *Perceforest* n'est pas incompatible avec l'historiographie: les chroniques en sont en général avares. Dans *Perceforest* comme souvent dans les chroniques, plus que les datations, c'est le sens de l'Histoire qui retient l'attention. Elle suit un triple mouvement: elle enchaîne les *translationes*, elle est providentielle et cyclique.

Aux *translatio imperii* et *translatio studii* bien connues<sup>21</sup>, *Perceforest* ajoute la *translatio fidei*, corrélée aux deux autres, en racontant la conversion au christianisme de la Grande Bretagne (doublement païenne, puisque se mêlent le polythéisme antique et des croyances de type folklorique)<sup>22</sup>. L'auteur ne néglige pas le pan linguistique de ces conceptions: il est soucieux de l'évolution des langues et mentionne par exemple la corruption de la langue grecque parlée par les exilés troyens du début du livre II. Ce travail sur les *translationes* ne se différencie guère de ce que l'on pourrait trouver dans des textes historiographiques.

*Perceforest* met aussi en place une lecture providentielle, dans laquelle tout prend sens dans le livre VI par la christianisation de la Bretagne. Ce dernier livre, en attendant l'édition de Gilles Roussineau, est encore peu étudié, mais il est essentiel pour comprendre le projet d'ensemble de *Perceforest*. Gallafur, descendant de Perceforest, rencontre Alain le Gros qui lui raconte l'histoire de Joseph d'Arimathie. Guéri de la lèpre par le Saint Graal, il se convertit et, accompagné par le prêtre Nathanael dans l'Ile de Vie, il est chargé d'annoncer la Bonne Nouvelle. Le Christ lui-même paraît et l'auteur place alors l'*Evangelie de Nicodème* dans la bouche de Nathanaël, inventant, selon son habitude, une "origine" à ce texte qu'il a pu connaître dans le *Livre d'Artus*<sup>23</sup>.

La linéarité de ce temps providentiel n'est pas incompatible avec un temps cyclique, où se succèdent désastres et restaurations, temps cyclique qui est souvent matérialisé dans les chroniques par

Fortune et sa Roue. De même que *Perceforest* évoque, à travers les rescapés du début du livre II, le désastre troyen qui fait suite à la splendeur, dans le livre IV, la Bretagne, civilisée par Perceforest et heureuse, ravagée par les Romains, tombe en décadence. Après une période de restauration, dans le livre VI l'invasion des Danois provoque un nouveau désastre, suivi d'un retour à la prospérité. Les ouvertures du type "reverdie" marquent les retournements de situation: *Ce fut en may que l'esté entre et que l'yver s'en part, que tous oyseaulx tendent a refourmer nouvelle generation samblable a leurs plumages, que le preu chevalier nommé Ourseau se mist au chemin pardevers la Grant Bretagne* I.IV, p.651. *De restauration en restauration (Et pour racompter partie de la restauration de ce país* I.IV, p.855), Fortune mène la danse, en particulier lors de la mort de César dans le livre V.

L'histoire est donc soumise à plusieurs rythmes: sur le mode des *translationes*, elle se développe linéairement à partir d'un passé qui ne cesserait de s'amender, les nains dépassant les géants; elle est orientée vers la révélation à venir, dans le cadre d'une lecture providentielle; elle est cyclique, de chutes en restaurations. La conjonction de ces rythmes divers reflète une conception largement répandue au Moyen Age, en particulier chez les historiographes.

La représentation du passé dans *Perceforest* est tout aussi représentative de ces conceptions communes. L'altérité du passé, en particulier au sujet de la nourriture<sup>24</sup>, est signalée, surtout dans le livre I, consacré aux temps les plus reculés. Ces notations ne sont pas très fréquentes, mais suffisent à limiter l'impression d'intemporalité créée par les anachronismes qui présentent les lieutenants d'Alexandre comme des chevaliers médiévaux. Par ailleurs, l'idéalisation du passé se fait sur le mode de la nostalgie, sans que cette attitude soit très originale et paraisse incompatible avec la *translatio* (I.I, p.365). L'idée de géants ancestraux ou primordiaux, banale, combine nostalgie et idéalisation: cette conception n'est pas nouvelle et n'est pas étrangère à l'historiographie, puisqu'on la trouve dans le *De origine gigantum* qui sert parfois de prologue à Geoffroy de Monmouth et est souvent utilisé comme introduction aux chroniques d'Angleterre. Dans *Perceforest* néanmoins un jeu relativement original, sorte d'anachronisme inverse, montre en terre de *merveilles* des phénomènes dont l'auteur et ses lecteurs savaient pertinemment qu'ils étaient inconcevables à l'époque où se joue l'histoire: la féerie anticipe, le roman se fait science-fiction. Au Temple du Dieu Inconnu, les vitraux respectent l'interdit cistercien condamnant les représentations figurées qui détournent les fidèles de Dieu; un miroir étrange, comme ceux qui seront fabriqués au cours du Moyen Age, reflète des épées<sup>25</sup>. Les fées organisent des

manifestations somptueuses, entrées royales ou entremets, anachroniques par rapport au temps où se situe l'histoire, mais conformes aux pratiques contemporaines des lecteurs<sup>26</sup>. Cet anachronisme, recherché, est, peut-être comme dans *Le Roman de Thèbes* si l'on suit les hypothèses d'Aimé Petit, la marque d'un humanisme profond, qui postule une continuité infaillible, favorisée certainement par les *translationes*: le paradoxe fait que les garantes de cet humanisme sont des fées; éternelles, elles sont aptes à incarner cette humanité qui perdure.

Le temps tel qu'il est représenté dans *Perceforest*, par le sens dont il est investi, par la conception du passé dont il témoigne, peut être historiographique. Pourtant, *Perceforest*, plus qu'une chronique, est une *histoire*: l'ambiguïté de ce terme, qui renvoie à la fois à l'historiographie et à la fiction romanesque est essentielle.

Dans ce roman l'emploi, la qualification, la détermination grammaticale, voire l'orthographe des termes *chronique* et *histoire* sont significatifs. Il me semble qu'au fur et à mesure que le texte avance, un schéma d'encadrement des chapitres apparaît progressivement, contribuant à l'imbrication du roman et de la chronique par la répartition très intéressante de ces deux termes. L'aboutissement de ce processus est la mise en place d'un encadrement capitulaire, pseudo-historique, avec une ouverture nettement historiographique, du type *Cy endroit nous fait mention l'ystoire ancienne ...* et une clôture plus romanesque et "entrelaçante", du type *Mais cy endroit se taist l'ystoire (...) et retourne a parler de ...*, où *ystoire* pourrait permuter avec *conte*.

Le livre I commence par un développement fortement historiographique où Geoffroy de Monmouth est traduit et il est suivi par un épisode fictionnel où s'affrontent Bétis et Gadifer d'une part, et le lignage de Darnant d'autre part. Les chapitres consacrés à cette invention ne présentent aucune formule comparable à ce que l'on aura plus loin, soit parce que la stratégie d'encadrement ne s'est mise en place que progressivement (ce dont je doute, car Zéphir, le *luiton*, est là dès le début, ce qui, parmi d'autres exemples du même ordre, nous invite à penser que l'auteur avait une maîtrise remarquable de l'ensemble de son oeuvre), soit, ce qui me paraît plus convaincant, parce qu'il aurait été trop voyant, juste après la chronique de Geoffroy, de donner à une fable un encadrement de type historiographique: jusqu'à la page 165 de l'édition Taylor, les sutures de type historiographique sont absentes. Une évolution se dessine ensuite progressivement. Tout d'abord une introduction et une conclusion

préfigurent les encadrements historiographiques (p.143), avec des références non à l'histoire, mais au *conte* qui gomment partiellement le lien avec la chronique et qui rappellent surtout l'entrelacement romanesque. De deux mentions du *conte* (au début et à la fin du chapitre) on passe ensuite (p.165) à une mention du *conte* suivie d'une référence à l'histoire: *Mais cy endroit se taist ung pou le conte de ceste feste... Cy endroit nous fait l'ystoire mencion.... Ystoire et mencion* sont potentiellement historiographiques, ce qui n'était pas le cas de *conte*. Par ailleurs, on trouve à l'intérieur de ces chapitres des interventions similaires, qui ne sont donc pas encadrantes (p.143 se lit, en plein milieu d'un chapitre, *Cy endroit nous fait le conte mencion...*). Au chapitre 32, une nouvelle étape est franchie avec *Cy endroit fait mencion l'ystoire ancienne que* (p.206). *L'ystoire* est tirée vers la chronique par *ancienne*, ce qui n'était pas le cas dans l'emploi précédent. Mais ce terme n'étant pas repris dans les chapitres suivants, il ne s'agit alors que d'un infléchissement. Pendant ce temps, l'encadrement capitulaire tend à devenir la règle, même si certains chapitres sont néanmoins encore sans encadrement complet, tandis que des formules voisines se trouvent encore en cours de chapitre (p.397).

Dans le livre II l'encadrement devient systématique: *Cy endroit nous fait mencion l'ystoire... Mais cy endroit se taist l'ystoire (...) et retourne a parler de* (encadrement du chapitre III, t.I, p.31 et 37). On est suffisamment loin de la vraie chronique d'ouverture pour que la formulation historiographique ne soit plus déplacée dans des épisodes de fiction. Le terme *mencion* revient très souvent et sonne historique; le terme *ystoire* reste ambigu et n'est jamais qualifié, sauf dans une occurrence, clairement historiographique: *ystoire ancienne* (I.II, I, p.84).

Dans le livre III, le mot *hystoire* est au contraire qualifié. L'histoire est "vraie", "ancienne", ou les deux à la fois. Le terme perd de son ambiguïté et renvoie alors explicitement à la source historiographique. Plus on s'éloigne de la vraie chronique du livre I, plus la fiction s'affirme fidèle à une source historiographique. *Hystoire* prend alors souvent un "h" qui lui redonne sa noblesse antiquisante (renforcée souvent par le "y"). Une différenciation entre *istoire* et *hystoire vraie et ancienne* semble s'opérer et elle est maintenue dans le livre IV. Pour ce qui est du livre V, les sondages dans le manuscrit cité dans la note 1 paraissent indiquer que l'encadrement se confirme, tandis que pour le livre VI le changement de manuscrit et de version pose problème, même si la dimension historiographique de la copie de David Aubert est vraisemblable.

Même si la diversité des copistes nous impose la prudence, il semble que, s'éloignant de la vraie chronique initiale, l'auteur assimile de façon de plus en plus voyante sa fiction à un récit historiographique, et joue sur l'ambiguïté des termes (*h*istoire), *trouver* (aux sens d'"inventer" et de "trouver" dans la source) et *conter* (raconter et compter, qui peut renvoyer au dénombrement historiographique). Cette ambiguïté se nourrit aussi de la pluralité de la voix conteuse, qui hésite entre *je*, *nous*, *l'ystoire*, parfois au sein d'une même phrase (*Atant se taist ung petit l'istiore de Lyonnell (...) et racompterons comment* I.III, t.I, p.357). Les temps de l'écriture et du récit se confondent d'autant plus facilement qu'*histoire* renvoie aussi bien à la source qu'au texte en train de s'écrire: *Pour ce que nous ne avons point ja pieça parlé du (...), l'ancienne et vraye histiore fait mencion que...* (I.III, t.III, p.1). Dans cette formulation, c'est l'histoire en train de s'écrire qui impose son ordre à la source, ce qui est pour le moins paradoxal<sup>27</sup> et rend compte à mon avis de la dimension topique de la formulation, enchaînée automatiquement.

La stratégie d'encadrement et ces ambiguïtés pourraient laisser penser qu'il s'agit pour l'auteur de faire passer sa fiction pour une chronique: cette mystification renforcerait la crédibilité du roman. Pourtant on ne peut se limiter à cette interprétation. Dans le livre III en effet les ouvertures sont plus historiographiques que les conclusions: *istiore* sans "h" et sans qualificatif apparaît plutôt dans les rubriques et dans les conclusions, tandis que les ouvertures tirent *hystoire* vers l'historiographie en le dotant d'un "h" et de qualificatifs comme *vraie* et *ancienne*<sup>28</sup>. De même *histore*, fortement latinisé, se trouve plutôt dans des ouvertures (*la vraye et ancienne histore* I.IV p.87), tandis que le *nous*, tourné vers une parole subjective, plus romanesque et entrelaçante, est surtout présent dans les conclusions (*Et pour ce que nous avons a parler d'autre matere servant a nostre propos nous cesserons ung pou du Blancq Chevallier et toucherons de la chevalerie...* I. III, chap.XIV). La prétention historiographique se concentrerait donc en ouverture, ce qui finalement reproduirait au niveau de l'encadrement des chapitres ce que l'on constate pour l'ensemble de l'oeuvre, qui commence par une traduction de Geoffroy avant de dériver vers la fiction (pour s'inspirer néanmoins à nouveau du chroniqueur de Monmouth dans le dernier livre, celui de la jonction avec le monde chrétien et arthurien).

Dans cette perspective, je me demande si la chronique ne servirait pas de préalable, d'une part pour authentifier le texte, et d'autre part pour le rendre conforme au modèle dont il se propose d'écrire la

préhistoire. Même si les contes de Bretagne sont *vains*, ils restent, de par leur origine, liés à l'historiographie et écrire un roman sur les temps de la fondation imposerait d'adhérer, au moins partiellement, au modèle historiographique. Plus encore, la chronique dans *Perceforest* jouerait le même rôle que l'Évangile apocryphe au début du *Merlin*. La narrativisation autour de la chronique source dans *Perceforest* serait à mettre sur le même plan que la mise en histoire de l'Écriture dans le *Merlin*. *Perceforest* n'étant pas un texte du XIII<sup>e</sup> siècle, il n'est pas étonnant qu'il se construise sur une vérité qui ne passe pas par l'Évangile comme dans le *Merlin*, mais qu'il choisisse comme vecteur la chronique, en vogue à l'époque, surtout en milieu bourguignon. Ce serait là une raison supplémentaire pour tirer ce roman vers le XV<sup>e</sup> siècle, cet argument venant renforcer un faisceau d'indices allant du sabbat, aux poissons chevaliers et aux entremets<sup>29</sup>.

*Perceforest* est donc bien un roman, mais de même que chaque chapitre s'ouvre sur la chronique et se clôt sur l'*histoire* romanesque, de même le temps passe, passe de la chronique et de ses *mencions* au roman et ses mensonges<sup>30</sup>. *Perceforest* utilise en effet des inventions, des fables, pour corroborer une vision de l'histoire considérée comme vraie et juste.

La façon dont Rome et l'Italie sont présentées est tout à fait significative. Alors que la *translatio* passe en général dans la matière arthurienne par Rome avant de conquérir la Grande-Bretagne, *Perceforest* annule l'étape italienne: entre l'Orient antique et la Bretagne, le chemin que suit Alexandre est direct. Rome est déchue et lorsqu'elle est mentionnée dans le roman, c'est sous la forme d'une puissance destructrice, dont l'échec est sanctionné par la mort de César. Cette mise à l'écart de Rome s'accompagne d'une promotion du Hainaut, en particulier autour du personnage de Liriopé, et s'explique par un traitement idéologique de l'histoire conforme à une vision bourguignonne. L'auteur était pleinement conscient du fait que la mémoire historiographique est soumise au politique, comme nous le rappelle l'épisode de Scapiol, le Danois qui conquiert la Bretagne et qui défend *que homme de quelque estat qu'il fust ne fust si ozé que du roy Gallafur ne de son lignaige tenist compte ne fesist mention ne mesist en memoire*. (I.VI, f. 330).

Comme le suggère C. Gaullier-Bougassas<sup>31</sup>, l'auteur tente de substituer au mythe de l'origine troyenne des Bretons un mythe centré sur Alexandre, héros dont la vogue en milieu bourguignon est des plus grandes. En fait, plus que d'une substitution, difficilement concevable tant l'idée d'une origine troyenne est ancrée, il s'agit d'une hiérarchisation. L'auteur ne nie pas que des Troyens soient venus en Bretagne,

mais il corrige: il montre, au début du livre II, une troupe de Troyens, de piètre figure, revenus à l'état sauvage après s'être installés en Bretagne<sup>32</sup>. Il ne nie pas que des Troyens soient à l'origine de certains Bretons (c'est le cas de toute la lignée issue de Priande, dont le nom rappelle celui de Priam, et en particulier d'Iseut et de Merlin). Mais il suggère que ce n'est là qu'une partie infime des Bretons, ces Troyens ayant été par ailleurs civilisés par les hommes d'Alexandre, dont la descendance constitue le peuplement majoritaire de la *Bretagne*.

Pour accomplir ce travail de réécriture idéologique de l'histoire, qui n'est pas sans rapport avec le travail historiographique médiéval, l'auteur privilégie plusieurs procédés. Il joue avec les généalogies, ce qui contribue à conférer une dimension historiographique à son texte<sup>33</sup>. De nombreux épisodes se terminent par une fondation, une nomination et une descendance: ces trois temps servent à transformer une *aventure* de type romanesque (*advenire*) en événement (*evenire*) à coloration historiographique, attesté par l'archéologie, l'étymologie et la généalogie. C'est le cas dans l'une des plus longues conclusions capitulaires:

*Ce devint un royaume, et fut nommé le royaume de Lyonnell, car il en fut le premier roy comme vous orrez cy après. Et depuis tant alla de hoir en hoir que ung qui se nommoit Melyadus en fut roy (...). Cestui roy Melyadus fut ung moult vaillant homme et sa femme fut tres discrete et honorable dame. Ilz eurent ung filz qui nommé fut Tristream le preu, qui fut nez en tristresse et ama moult la royne Izeut de Cornuaille, comme il appert bien au long en l'istoire qui est faite de lui* (I.III, t.I, p.290-291).

Après une aventure inédite dans le monde arthurien, Lyonnell a donc fondé une ville; le nom de la région, le *Leonois*, est expliqué par la racine *leon*, "lion", la cité portant par ailleurs tout à fait normalement le nom de son fondateur; la descendance, par une sorte de *translatio*, aboutit à Tristan de Léonois. De même, Brane, en Hainaut, tire son nom de son seigneur, Branius, ce qui n'empêche pas l'auteur de jouer sur *bran*/ excréments lorsqu'il met en scène en ces lieux le *luiton* "conchieur" Zéphir. Ce mouvement qui tire un événement d'une aventure est par ailleurs totalement dépendant du mouvement inverse (et successif), qui fait de l'événement la préfiguration d'une aventure romanesque: *Perceforest*, préhistoire du monde arthurien, multiplie les annonces du cycle du *Lancelot Graal*.

*Perceforest* passe de l'aventure à l'événement, de la *mencion*, historique, au *mensonge* romanesque, non seulement parce qu'il cherche à valider sa fable, mais surtout parce qu'il est conscient

de la dimension idéologique de l'historiographie et qu'il prête à la fable une vérité certaine. *Perceforest* peut dès lors être lu ainsi que nous l'avons vu plus haut comme chronique par Jacques de Guise et comme roman dans les éditions du XVI<sup>e</sup> siècle. L'étrange formulation du chapitre 43 du livre II *Oroyez fable, non fable, mais hystoire vraye selon la cronique* s'explique peut-être par cette ambivalence. D'autre part, le roman ne semble se développer au Moyen Age que grâce à l'appui théorique de la *translatio*, parce qu'il trouve son origine dans des traductions dans le cas des romans antiques, et surtout parce qu'il est essentiellement reprise et réécriture. Un roman comme *Perlesvaus*, comme j'ai tenté de le montrer ailleurs<sup>34</sup>, n'a pas de postérité, parce qu'il ne croit pas à la *translatio*, et en particulier parce qu'il dénie toute possibilité de conversion religieuse. *Perceforest* au contraire multiplie les traversées heureuses, les conversions abouties, les transmissions fécondes: la chronique et sa conception d'un temps continu ne pouvaient que servir son dessein et assurer le succès de son projet.

---

<sup>1</sup> *Perceforest (le roman de)*, début de la première partie, éd. Jane H. M. TAYLOR, Genève, T.L.F., 1979 ; deuxième partie, éd. Gilles ROUSSINEAU, Genève, T. L. F., vol. I, 1999 et vol. II, 2001; troisième partie, éd. Gilles ROUSSINEAU, Genève, T.L.F., vol. I, 1988 ; vol. II, 1991 ; vol. III, 1993 ; quatrième partie, éd. Gilles ROUSSINEAU, Genève, T.L.F., 1987. Pour les parties inédites: fin du livre I, manuscrit BnF fr. 345, livre V BnF fr. 348, livre VI Arsenal 3493 et 3494.

<sup>2</sup> Je partage cette opinion: voir Christine FERLAMPIN-ACHER, "Le sabbat de *vielles barbues* dans *Perceforest*", dans *Le Moyen Age*, t. 99, 1993, p. 471-504 ainsi "Les jeux de réécriture autour du personnage de Zéphir dans *Perceforest*", XX<sup>e</sup> Congrès international arthurien, juillet 2002, Bangor.

<sup>3</sup> Sur ce succès, voir Bernard GUENEE, "La culture historique des nobles: le succès des *Faits des Romains* (XIII<sup>e</sup>-XIV<sup>e</sup> s)", dans *Mélanges R. Boutruche*, Paris, 1976, p. 261-288.

<sup>4</sup> Livre I, t. II, I, p. 224 ou à la fin du livre III: *Mais atant se taist l'histoire de lui et de la belle Zellandine pour parler ou III<sup>e</sup> volume de la noble geste...*

<sup>5</sup> Ed. George T. DILLER, Genève, Droz, 1972, p. 35.

<sup>6</sup> Voir Bernard GUENEE, "Histoire, annales, chroniques: essai sur les genres historiques au Moyen Age", dans *Annales E. S. C.*, t. 28, 1973, p. 1008.

<sup>7</sup> Cité par B. GUENEE, art. cit., p. 1007.

---

<sup>8</sup> Sur ce prologue, voir Sylvia HUOT, "Chronicle, Lai and Romance: Orality and Writing in the *Roman de Perceforest*", dans *Vox in texta: Orality and Textuality in the Middle Ages*, éd. Nick Doane et Carol Braun Pasternak, Madison, University of Wisconsin Press, 1991, p. 203-223.

<sup>9</sup> Sur ce point, voir C. Ferlampin-Acher, "La parole dans le *Merlin* de Robert de Boron", dans *Merlin. Roman du XIIIe siècle*, éd. D. Quéruelet et C. Ferlampin-Acher, Paris, Ellipses, 2000, p. 89-104.

<sup>10</sup> Voir les notes de l'édition de Jane TAYLOR, les articles de L. F. FLUTRE, "Etudes sur *Le Roman de Perceforest*", *Romania*, t. 70, 1948-9, p. 474-ss ; *Romania*, t. 71, 1950, p. 374-ss et 482-ss ; *Romania*, t. 74, 1953. Voir aussi la thèse soutenue en 2003 à l'université Paris IV par Géraldine VESSEYRE sous la direction de Gilles ROUSSINEAU sur "Trois traductions de l'*Historia Regum Britanniae*".

<sup>11</sup> Voir Jane TAYLOR, "The Fourteenth Century: Context, Text and Intertext", dans *The Legacy of Chretien de Troyes*, éd. Norris LACY, Douglas KELLY et Keith BUSBY, Amsterdam, Rodopi, 1987, t. I, p. 312.

<sup>12</sup> Michelle SZKILNIK, "David Aubert chroniqueur. Le prologue du *Perceforest* dans la compilation de l'Arsenal", dans *Seuils de l'oeuvre médiévale*, textes recueillis par Emmanuèle BAUMGARTNER et Laurence HARF-LANCNER, Presses de la Sorbonne Nouvelle, Paris, 2002, p. 201-221.

<sup>13</sup> Ed. Guy RAYNAUD DE LAGE, Paris, Champion, 2002, v. 5-8.

<sup>14</sup> Bernard GUI, au début du XIVE siècle, reprenant Ruffin, rappelle dans son prologue des *Flores Chronicarum*, que l'historien écrit *ad plenum* (cit. par B. GUENEE, art. des *Annales* cité dans la note 6, p. 1006).

<sup>15</sup> *L'historien au Moyen Age*, Montréal Paris, 1971, p. 35.

<sup>16</sup> Le terme est emprunté à Marthe ROBERT, *Roman des origines et origines du roman*, Paris, Bernard Grasset, 1972, p. 15-ss.

<sup>17</sup> La chronique est un genre que l'on peut dépecer, compiler: tout comme Joinville emprunte des passages aux *Grandes Chroniques de France*, Jacques de Guise s'approprie une partie de *Perceforest* (éd. FORTIA d'URBAN, Paris, 1826-38, t. II, chapitre XXXVI, p. 392-ss).

<sup>18</sup> Dans la préface à son édition du livre IV, p. XXVI.

<sup>19</sup> Art. cit., note 11.

<sup>20</sup> *L'ystoire est tresdelectable a oyr, car elle est tresaventureuses en chevalerie et elle contient de beaux parlers d'armes et d'amours* (I. I, p. 122).

<sup>21</sup> Sur la *translatio imperii*, voir R. FOLZ, *L'idée d'empire en occident du Ve siècle au XIVE siècle*, Paris, 1953 et A. G. JONGKEES, "Translatio studii: les avatars d'un thème médiéval", dans *Miscellanea medievalia in memoriam J. F. Niermeyer*, Groningue, 1967, p. 41-61. On trouvera quelques remarques dans Catherine GAULLIER-BOUGASSAS "Alexandre le grand et la conquête de l'ouest dans les romans d'Alexandre du XIIIe, leurs mises en prose au XVe et *Perceforest*", dans *Romania*, t. 118, 2000, p. 83-104 et 394-430.

---

<sup>22</sup> Voir C. Ferlampin-Acher, "La géographie et les progrès de la civilisation dans *Perceforest*", dans *Provinces, régions, terroirs au Moyen Age*, éd. Bernard GUIDOT, Nancy, Presses Universitaires, 1993, p. 275-29; "Fées et déesses dans *Perceforest*", dans *Bien dire et bien apprendre. Fées, dieux et déesses au Moyen Age*, Lille, 1995, p. 53-72 et "Sibille et la maternité: du monde antique au monde arthurien dans *Perceforest*", dans les Actes du Colloque "La Sibylle. Parole et représentation", textes réunis par Monique BOUQUET et Françoise MORZADEC, à paraître aux Presses Universitaires de Rennes.

<sup>23</sup> Voir Jeanne LODS, *Le roman de Perceforest*, Lille Genève, Giard Droz, 1951, p. 51. Pour un résumé de cet épisode encore inédit, voir L. F. Flutre, art. cit., *Romania*, 1970, p. 220-ss.

<sup>24</sup> Par exemple, livre I, p. 339, p. 364-5. Relevons aussi dans le livre V (chap. XII) lors d'un pique-nique de Nero et Clamidette, la préparation de la viande: *Sy l'adouba a sa guise, car des le temps ancien, il y avoit comunement pour les trespasans les chemins et pour les repairans une plate pierre seans a chacune fontaine et autres pierres au piez pour toutes manieres de chars metre en presse pour en oster les humeurs (...)* Et quant ilz avoient de la poudre d'espices et du sel meslé avecq, c'estoit une viande somptueuse et estoit toute la pourveance que les chevaliers errans estoient et faisoient quant ilz alloient chevauchant par la forest querant les adventures. Pour le temps de adont c'estoit tout l'or et l'argent qu'ilz portoient pour leur vivre que d'un sachet de cuir plain de bonnes espices (...). Qui avoit soef aloit boire a la fontaine, sans hanap d'or ne d'argent ne d'aucun metal, mais a leurs propres mains administroient l'eau a leur bouche, non pas que l'un n'en servist l'autre amoureusement et charitablement en telle souffissance qu'il ne le chaloit de toutes les richesses du monde un festu.

<sup>25</sup> Voir C. Ferlampin-Acher, "Perceforest et ses miroirs aux alouettes", dans *Miroirs et jeux de miroirs dans la littérature médiévale*, sous la direction de Fabienne POMEL, Rennes, Presses Universitaires de Rennes, 2003, p. 323-338 et "Perceforest: merveilleux et lumière", dans PRIS-MA, *Clarté: Essais sur la lumière II*, t. XVII/2, 2002, p. 187-207.

<sup>26</sup> Voir C. Ferlampin-Acher, *Fées, bestes et luitons*, op. cit., p.145-ss.

<sup>27</sup> De même: *L'ancienne et vraye histoire racompte, pour ce que nous noz sommes longuement teuz du meilleur roy qui fut en son temps selon la cronicque du noble clerc Cressus...* (l. III, t. III, p. 163) et *Après le compte dessus dit, l'ancienne histoire racompte que...* (l. III, t. III, p. 191).

<sup>28</sup> Par exemple l'ouverture du chap. XV présente *l'ancienne histoire* et la conclusion *Atant se taist l'histoire*.

<sup>29</sup> Sur l'épisode du sabbat, les poissons chevaliers et des spectacles merveilleux qui renvoient plus au XVe siècle qu'au XIVE, voir C. Ferlampin-Acher, *Fées, bestes et luitons, croyances et merveilles*, op. cit., p. 147-148, p. 252-ss et "Le sabbat de vieilles barbues dans *Perceforest*", art. cit., p. 471-504.

<sup>30</sup> *Mencion* et mensonge ont la même racine: *mens*. Les clercs, férus d'étymologie, vraie ou fausse, pouvaient selon moi rapprocher ces deux termes, d'autant qu'ils se ressemblent phonétiquement.

<sup>31</sup> Catherine GAULLIER-BOUGASSAS, art. cit. n. 21.

<sup>32</sup> Sur ce peuple voir *Fées, bestes et luitons*, op. cit., p. 282-ss.

---

<sup>33</sup> Sibille est un bon exemple de ce travail idéologique fondé sur des manipulations génétiques: voir l'art. cit. n. 22.

<sup>34</sup> "*Fausse creance, mauvaise loi et conversion dans Perlesvaus* ", à paraître dans *Le Moyen Age*.